

Résolument dans le quotidien, Francesco Pittau dessine une vision du monde plutôt pessimiste. Son humour est lucide, sa perception de la vie est révélatrice de ce qui fonctionne plutôt mal dans nos sociétés occidentales. Il procède par portraits d'individus saisis à un moment de leur existence, par nature morte soudain exposée. Il confronte les rêves et la réalité. Il se penche volontiers sur les misérables, les rejetés, les exclus, les mal aimés, les esseulés, ceux qu'on désire ne pas trop remarquer, ceux qu'on préfère ne pas voir, car «Un non-être / – ce n'est pas / L'absence / Plutôt une présence discrète / Au monde –». Il en parle en découpant les mots, en les alignant verticalement en vue de créer une musique un peu hachée, comme celle des rappeurs. Parfois on a l'impression d'une phrase prosaïque débitée en fragments. Mais Pittau s'arrange toujours pour que la chute du poème aille au-delà d'une simple information. Pour que brusquement une atmosphère ou un non-dit à pressentir vienne donner un sens profond à une observation apparemment très ordinaire. Au-delà de l'anecdote contée, il parvient donc, avec presque rien, à dire tout. De même qu'un plasticien tel que Goya ou Otto Dix composent des gravures à l'eau-forte sur la misère et la guerre. De même que Hopper installe ses personnages sur ses toiles. Son vocabulaire est courant, c'est le nôtre, puisé dans notre quotidien. Les lieux choisis sont familiers, porteurs de vécu difficile : hôpitaux, bistrot, murs contre lesquels s'appuyer, ruelles ou placettes, parking, chambre plus ou moins minable... Les moments retenus sont vecteurs de faits divers : attente en abribus, trajet en train ou tram, querelle familiale ou scène de ménage, attente d'un coup de fil, promenade urbaine nocturne, insomnie, découverte d'un corps sur un trottoir, solitude alors que le voisinage allume un barbecue, instants où remontent rancœurs ou désespérance, préparation d'un repas en cuisine, bascule brutale vers une mort volontaire... Lire Pittau n'est cependant pas débilisant. Il y a des parcelles d'espoir entre ses lignes. Surtout il y a le refus de tout sentimentalisme facile, qu'il soit d'apitoiement ou de révolte, si bien que le lecteur est pris non par l'émotionnel à fleur de peau mais bien par la véracité des faits alignés page après page en guise de représentation d'une époque où la solidarité a cédé la place à l'individualisme. Il est porté à réfléchir et non à verser une larme factice ou à gueuler une diatribe sans lendemain.

© **Michel Voiturier** in www.areaw.be

Après «Un régal d'herbes mouillées» d'Anna de Sandre, voici la critique d'un deuxième ouvrage publié par les éditions Les Carnets du Dessert de Lune : il est signé Francesco Pittau (qui illustre d'ailleurs la couverture du livre d'Anna de Sandre). Francesco Pittau est écrivain et illustrateur : il a publié de la poésie mais aussi des albums pour la jeunesse, notamment «Un dragon dans la tête» chez Gallimard en 2011 que je vous conseille vivement. «Une maison vide dans l'estomac» est un recueil de poèmes en prose où rôdent la mort et la solitude. Pourtant on s'y amuse aussi, dans les poèmes de Pittau. Il y est beaucoup question d'été, de chaleur, de rouge à lèvres, de femmes excessives, d'hommes qui pissent sous la lune et d'histoires d'amour compliquées. Bref, la vie dans tous ses états saisie par un regard original et une plume singulière !

© **Le Pandémonium littéraire**

Humanité-vie quotidienne. Les mots : «Les recoudre /Les raccommoder/Les rapetasser». Des formulations inédites : le sourire, «Et sa bouche/S'ouvrirait comme/La blessure d'une figue/Tombée au sol/Laissant voir des dents/Brisées/Et des gencives presque/Noires», et les cloches du dimanche en train de «baratter». Un

recueil tout en ombre et lumière. La chaleur qui grille tout, le soleil blanc, «le pullulement/de la lumière», les ombres acérées des arbres sur la route. Et l'hiver aussi avec les lumières des vitrines et des phares «Plus terrible/Que le soleil/En été». Par endroit un langage direct, vert et cru, une certaine gouaille («La nymphomane», «Un homme à femmes»...). F. Pittau joue avec les mots, la manière de les couper, d'aller à la ligne : «Et la mer/Comme un burin/Cré-/Pite entre/Les rochers». Un recueil sur la vie des uns et des autres dans une langue qui s'invente.

© **Odile Bonneel In Inter CDI**